



HAL
open science

Régrédience de la pensée et animisme

Sara Botella, César Botella

► **To cite this version:**

Sara Botella, César Botella. Régrédience de la pensée et animisme. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2008, VIII, pp.139-144. hal-02235208

HAL Id: hal-02235208

<https://hal.science/hal-02235208>

Submitted on 1 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Régrédience de la pensée et animisme

Sára et César BOTELLA
(Société Psychanalytique de Paris)

I- LES PROCESSUS DE DÉCOUVERTE

L'importance de la figurabilité, voire de l'intelligence onirique, dans les processus de découvertes scientifiques, est reconnue depuis l'existence de la pensée scientifique. Même encore, aucune science, qu'elle soit « dure » ou « molle », ne peut prétendre à pouvoir définir une « méthode scientifique » de la découverte en termes de mécanismes contrôlables, répétables. Les exemples de récits autour du moment de la découverte sont nombreux. Ils impliquent la représentation de la pensée du scientifique sur la voie régrédiente, soit en état de dédoublement, voire « au-delà du miroir » dans l'étrangeté des déformations, soit en état de somnolence », de « demi-sommeil » ou bien franchement en état de sommeil.

Ainsi, Auguste Kekulé von Stradonitz (1829-1896), fondateur de la chimie organique, découvre en rêvant la disposition spatiale des liaisons entre les atomes des molécules organiques (1858) : «... les atomes s'agitaient devant mes yeux... De longues chaînes... s'entrelaçaient et se tortillaient comme des serpents... Un des serpents avait saisi sa propre queue... Je m'éveillai en un éclair...». À son réveil, il pourra enfin se représenter la structure du benzène. Cependant, Kekulé ne révélera la part onirique dans sa découverte que trente-cinq ans plus tard lors d'une réception donnée en son honneur.

Cent cinquante ans plus tard, avons-nous encore besoin de telles précautions ? Je crains que oui. Quant à mon choix du rêve de Kekulé parmi tant d'autres rêves participant à une découverte scientifique, il n'est pas le fruit du hasard. En arrière-plan de la remarquable simplicité, de la rigueur de son symbolisme

graphique, la connaissance de son rêve permet remarquablement d'apprécier son «génie onirique» à l'origine de sa fameuse formule chimique. Sa figurabilité impliquant la forme d'une liaison tri-dimensionnelle entre l'ensemble des éléments, le «réalisme» onirique de cette forme en mouvement, illustre tellement bien ce que nous considérons comme étant la fonction de tout travail de figurabilité : la formation d'une figure perceptible-représentable exprimant tout à la fois la force et le sens des motions pulsionnelles.

II - LA DÉCOUVERTE DE L'INCONSCIENT

Penchons-nous maintenant sur le berceau de la découverte de l'inconscient (Ics) et, plus précisément, sur la découverte de la méthode d'investigation du sens des faits psychiques. Y trouverions-nous aussi la participation de la voie régrédiente de la pensée, de son découvreur ?

Il me paraît important de rappeler que le point de départ, chez Freud, pour fonder la pratique et la discipline psychanalytique a été la méthode décrite dans *L'interprétation du rêve* où le rêveur et l'analyste du récit du rêve étaient la même personne ; où l'attitude mentale « flottante » renvoyait d'une façon égale à l'analyste qui avait rêvé et au rêveur devenu analyste. Mais, la définition de la méthode de l'investigation de l'Ics du patient qui sera ensuite adoptée par Freud ne saura intégrer que partiellement l'appareillage de cette exploration initiale. Il s'agira alors d'un patient rêveur-créateur du récit et d'un analyste-auditeur d'un récit pour qui l'accès au travail de formation du rêve est forcément problématique, voire impossible. La définition du champ du travail analytique se verra alors réduite à celle formée par les représentations de mots et de

choses. Cette rupture avec la relation symétrique perception-représentation initiale entre rêveur et analyste sera surmontée par l'asymétrie heuristique de la relation entre analyste-objet de transfert et patient-objet d'analyse, en somme par la situation psychanalytique.

Ce qui ne veut absolument pas dire que Freud renonce au champ de l'investigation du sens profond découvert par son auto-analyse ; l'évolution de sa pensée prouve que celui-ci ne se laissera réduire ni à la catégorie des souvenirs ni aux traces mnésiques de mots et de choses. Avec la deuxième topique, la mémoire inconsciente s'élargira avec des traces mémorielles « amnésiques », sans souvenirs.

Le rôle de la nature hallucinatoire du rêve dans le retour des événements précoces « sans souvenirs » est signalé par Freud dès 1896 (Freud, 2005a). Il appréciera le rêve tout au long de son œuvre pour ce rôle d'être la voie privilégiée du retour de tels événements « non enregistrés » des toutes premières années... « à une époque où l'enfant savait à peine parler ».

Un idée qui présente dans *L'interprétation du rêve* (1900) et précisée en 1914 : « Les plus anciennes expériences vécues de l'enfance, on ne peut plus les ravoir comme telles, mais elles sont remplacées dans l'analyse par des 'transferts' et des rêves »... « Rêver n'est-il pas également un se souvenir... ? Par ce retour dans les rêves, je m'explique que se forme peu à peu chez les patients eux-mêmes, une ferme conviction (*Überzeugung*) touchant la réalité de la scène originaire, conviction qui ne le cède en rien à celle fondée sur le souvenir » (Freud, 2005b, 49).

En 1937, quand ces mêmes idées seront reprises au compte de la construction en analyse, il ne s'agira plus uniquement de la nature hallucinatoire du rêve du patient. Les qualités régrédientes, le potentiel créatif de la pensée de l'analyste produisant une construction là où le patient n'a pu constituer un souvenir de l'enfance,

deviennent aussi porteurs de conviction touchant la réalité du passé. Pour le Freud de 1937, du point de vue thérapeutique, la conviction hallucinatoire de la réalité de la construction prenant son origine dans le fonctionnement psychique en séance « a le même effet qu'un souvenir retrouvé » par le patient.

III - LA LIBRE ASSOCIATION

Cette évolution de la pensée de Freud concernant la remémoration, qui aboutit à une conception de la réalité, voire de la vérité historique, en tant que produit d'un travail impliquant tout autant la voie régrédiente de la pensée que celle progrédiente, devait nécessairement conduire les analystes post-freudiens à reconsidérer la méthode de la libre association.

Les praticiens de la psychanalyse constatent aujourd'hui qu'il ne leur suffit pas de se référer uniquement au modèle d'un déplacement linéaire d'une représentation à une autre suivant des réseaux plus ou moins accessibles tels que nous le voyons, par exemple, avec l'autoanalyse du rêve de la Monographie botanique. Freud y fait part de sa recherche méthodique des sens cachés, inconscients, du rêve suivant le cours de ses associations d'idées. Il passe de cyclamen, fleur favorite, à la plante de coca, du plat préféré, artichaut, à effeuiller, feuille à feuilles, de l'herbier aux vers de livres, à rat de bibliothèque. C'est sur le parcours de ces déplacements qu'il découvre progressivement les représentations inconscientes contenues dans son rêve. Les psychanalystes savent aujourd'hui que la pensée analysante poursuit, au-delà d'un tel mécanisme explicite de déplacement, des procédés associatifs relevant d'autres principes, d'autres niveaux de représentances que ceux des représentations de mots. Nous savons que, sur ce parcours associatif aussi silencieux que le travail du rêve, l'émergence d'un mot, d'une figure de mot, de chose, n'est pas réductible à tel ou tel signifiant, à telle ou telle représentation.

Mon hypothèse est qu'un tel cheminement associatif sur la voie régrédiente de la pensée de l'analyste, ce déplacement implicite, silencieux et parallèle avec le parcours associatif verbal, suivrait, à l'instar du travail du rêve, une trajectoire convergente aboutissant à une figurabilité au-delà de l'entendement. Cette trajectoire ayant balayé un vaste champ mémoriel, et le produit du travail de liaison qui s'y déroule, représenteraient l'accès à l'intelligibilité de certaines traces mémorielles « sans souvenirs » y compris les plus contraignantes, tels, par exemple, les traumatismes et les logiques infantiles qui imposent tant de fois leur force coercitive aux associations verbales.

Résumons l'intérêt que représenterait l'intégration de ce parcours associatif convergent dans la méthode de la libre association. Ce parcours étant aussi capable que celui de rêve de faire émerger une figure endoperceptive, aussi capable d'éveiller un sentiment de réalité comme celui du rêveur, la prise en compte de son potentiel perceptif relancerait l'analyse de l'infantile, berceau de la « psychologie des profondeurs », comme le disaient les pionniers de la psychanalyse.

Si l'on ajoute à cela l'hypothèse de Freud dans les *Études sur l'hystérie* concernant le rapport entre le surgissement d'un événement hallucinatoire chez l'hystérique et l'origine de la langue : l'hypothèse condensée dans cette phrase magistrale si souvent citée : « Peut-être même a-t-on tort de dire qu'elle (l'hystérique) crée de pareilles sensations par symbolisation, peut-être a-t-elle nullement pris le langage usuel (*Sprachgebrauch*) comme modèle, mais a-t-elle puisé à la même source que lui » (Freud 1967, 145)¹, dans notre étude sur le parcours associatif

1 - Au total, Freud dit que l'hystérique ne prendrait pas pour modèle l'activité symbolisante du langage, mais puiserait à la source même d'une représentation de mot. Il fait allusion à l'histoire du cas *d'Elisabeth von R.* chez qui le sens de conversion (elle ne pouvait se tenir debout) s'origine dans le mot *allein stehen*, célibataire, qui se dit en allemand « se trouver seul » et en hongrois, « *Egyedülálló* », être seul debout.

convergent, nous devons également tenir compte du rôle de la langue. Nous devons même nous poser la question de savoir si l'intelligibilité de la pensée sur la voie régrédiente engage encore l'ordre temporo-spatial du langage ou bien celui de la langue.

IV - LA QUESTION DE LA LANGUE

À un moment donné de notre rencontre, je me suis aventurée sur votre terrain d'archéologie.

a) Si j'ai bien compris, lorsque vous lisez l'écriture cunéiforme sur les tablettes, vous lisez soit la langue sumérienne : une langue « morte »... mais aussi une langue « orpheline » de famille de langue...sans comparaison possible ; soit un « contenu » traduit dans une autre langue : la langue akkadienne qui, elle, sémitique, est parente de l'arabe et de l'hébreu. Autrement dit, votre accès aux contenus et à leur narrativité serait en rapport direct avec les qualités de la langue akkadienne. Cependant que la mémoire profonde de la langue d'origine avec ses propres processus d'intelligibilité vous reste inaccessible.

Le fond de ma pensée est que, dans ces conditions, l'analyse « archéologique » d'un texte serait comparable à l'analyse « archéologique » d'un récit de rêve : toutes deux confrontées à la difficulté d'accéder à la langue d'origine ; à la langue du rêve, ce qui concerne le psychanalyste. C'est cette difficulté qui nous ferait dire qu'il est inévitable de casser la surface des évidences secondaires !

b) Lancée sur cette ligne associative, j'ai pensé à ma propre langue maternelle, le hongrois, qui a la particularité d'appartenir à une famille de langues (celle des langues finno-ougriennes) marquée par certaines caractéristiques de ses processus d'intelligibilité.

c) À titre indicatif, je vais évoquer mon hypothèse sur un aspect du hongrois qui serait

directement concerné par la figurabilité. En général, on ne relève que son caractère « agglutinant » qui lui donne un aspect morphologique insolite : les éléments grammaticaux, adverbes, préverbes, préfixes, se placent sous forme de suffixes, et on néglige le fait que dans l'organisation de chaque énoncé (et, à mon avis, ainsi que dans celle de l'intelligibilité de l'auditeur), participent inmanquablement des processus faisant émerger, sur le champ, certains éléments grammaticaux (à ce sujet, on peut consulter l'ouvrage de Anna Sörös, 2006).

Ce qui nous intéresse c'est que, à côté des « outils cognitifs stables », on doit tenir compte, dans chaque énoncé, de la figurabilité des relations temporo-spatiales ; d'une figurabilité qui se ressource dans une sorte de géométrie corporelle et génère des rapports informationnels. C'est le travail psychique de figurabilité, soutenu par le Moi corps, qui donne naissance à certains éléments grammaticaux et participe à la cohérence de l'ensemble des éléments d'un énoncé. L'accès au sens d'un énoncé exige donc un investissement extra-linguistique, la participation des processus endo-perceptifs et l'engagement dans une sorte d'interprétation dynamique de la forme comparable à celle du rêve. Seriez-vous alors d'accord que, dans votre analyse archéologique, la surface pierreuse de la structure linguistique d'une langue doive également céder la place aux expressions des processus endo-perceptifs ?

d) Quant à l'appréciation des qualités analytiques de ma seconde langue, je dois dire que j'ai appris la langue française déjà adulte et quasi simultanément avec mon métier de psychanalyste. Ce qui m'a permis de penser lors de mon double apprentissage qu'il existait probablement une sorte de déplacement de la valeur de l'intelligence analytique du langage sur la langue, que l'on aurait accordé la valeur du langage des « lumières » à la langue. Les psychanalystes eux-mêmes surestimaient l'analyse du récit du rêve, les processus secondaires, au détriment des processus primaires, de l'importance du

perceptif figurable du rêve. Surestimation allant jusqu'à l'idée lacanienne que l'Éc était structuré « comme un langage ».

S'ajoutait à cela que, au sein même de mon expérience de la pratique analytique, d'un côté j'appréciais la méthode métapsychologiquement parlant « royale » et pragmatiquement « unique » de la libre association qui pouvait conduire la cure aux sources infantiles de la mémoire du patient. D'un autre côté, j'expérimentais l'immense vide de l'absence de langage chez certains de mes petits patients et, par voie de conséquence, la perte de la méthode analytique.

Pendant ce temps, le recours à la technique de Mélanie Klein m'a permis de considérer les jeux et, globalement, toute activité de l'enfant en séance, comme équivalents aux associations de l'adulte, mais j'avais le sentiment que, dans ces conditions d'absence de langage, mes interprétations se refermaient sur un modèle où les rapports étaient fixés d'avance ; sur un modèle qui formait un univers de pensées pour ainsi dire mythique. Je ne tenais pas compte de ce en quoi le travail de la séance reflétait également ma propre organisation psychique et, de surcroît, certaines particularités de ma langue maternelle. Bref, il me paraissait plus juste de penser que mes « outils cognitifs » se fabriquaient à partir des qualités hétérogènes engagées dans la rencontre entre les deux réalités psychiques, celle de l'enfant et la mienne.

Très vite, alors, j'ai opté pour être présente psychiquement, de façon à pouvoir davantage vivre et capter les événements de la séance dans leur pleine actualité, différant ainsi le temps de la formation de leur récit. Dans cet état d'esprit, j'ai cessé de privilégier non seulement mon habituelle activité de pensée associative, mais également mon activité perceptive observante qui aurait préformulé, stocké, les faits dans leurs dimensions spatiales et leur durée et successions temporelles. En somme, j'ai tenté de suspendre l'activité de mes processus secondaires langagiers sans pour

autant recourir à une régression infantile de mon moi en jouant ou en dessinant avec l'enfant. Je dirais aujourd'hui que, dans ma nouvelle approche, j'ai encouragé mon psychisme à s'engager sur une voie topique et formelle régrédiente de la pensée pour mieux accéder à l'endo-perception des liens associatifs non verbaux qui émergeaient dans la séance, sans pour autant pouvoir prendre une forme intelligible. Et c'était sur ce canevas de « liens invisibles » que je tissais, au fil des séances, des récits rendant intelligible quelque chose de la mémoire profonde, amnésique, sans souvenirs, des événements psychiques de mes petits patients. J'ajouterais que ce qui était le plus frappant dans ce contexte, c'est que les « liens invisibles » ne renvoyaient pas sur la dynamique d'un inconscient constitué d'éléments déjà représentés puis refoulés, mais sur celle des éléments perçus en dehors du système de délégation, de présentabilité à la conscience des motions pulsionnelles. Il y était question d'une capacité émergente à même le procédé de l'investigation psychanalytique.

Quant à mes récits « après-coups » de ces séances, étonnement ils ressemblaient plus à des récits de rêve qu'au contenu d'une séance d'analyse ; leur cohérence ne relevait pas tant d'un ordre associatif verbal, mais plutôt de celui de la formation d'un contenu de rêve dont Freud disait qu'il nous est donné au réveil « dans une écriture en image ». Mon travail psychique accompli demeurait proche de celui d'un rêve où tous les éléments, aussi hétérogènes qu'ils soient (sensations, restes perceptifs, motions et désirs infantiles...) convergent vers une forme unitaire dont la reconnaissance des liens ne relève pas de la compétence d'un ordre langagier.

J'ai ainsi pris conscience que la libre association à la recherche des contenus, des logiques déjà formées, cachées laissait s'échapper des signes, tout un ordre perceptif profond, une sorte de géométrie primaire de l'intelligibilité : la figurabilité. Tout ce que l'on ne pouvait pas décrire en termes de sujet et prédicat, sujet et

objet, en somme toute une dimension processuelle de la séance d'analyse risquait de m'échapper.

Mon intérêt pour une conception analytique qui tiendrait compte d'une différenciation entre la dynamique de la formation du rêve et celle de son récit est donc inséparable de cette expérience initiale qui questionnait d'emblée la méthode de la libre association.

V - L'ANIMISME

Il me semble que c'est après avoir associé autour de la question des résonances d'une problématique de fond commun entre psychanalyse et archéologique que j'ai tenté de dégager les différences tout aussi fondamentales dans la rencontre sur la voie régrédiente de nos pensées : Vos objets non seulement ne parlent pas... ils sont inanimés. Alors, votre psychisme doit probablement accomplir un travail supplémentaire correspondant aux particularités d'une régression animique.

Je veux dire par là que devant votre objet d'étude, la régrédience onirique de votre pensée doit être accompagnée d'une régression du moi apte à réactualiser un mode infantile de la pensée, depuis longtemps surmonté, mais jamais disparu, où en deçà d'une distinction dehors-dedans, s'établit une continuité sensorielle entre le psychisme et le monde. À ce propos quelques citations de l'œuvre de Freud : « Le nourrisson ne différencie pas encore son Moi d'un monde extérieur » (Freud, 2002) ou encore : « Au début l'enfant ne différencie certainement pas le sein qui lui est offert et son propre corps » (Freud, 1938). Il en est de même dans la note de Freud de juillet 1938 où il décrit la séquence suivante : « Le sein est un morceau de moi. Je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, donc je ne le suis pas ». J'imagine que vous devez non seulement être convaincu de la réalité de vos objets, grâce aux preuves fournies par des moyens rationnels de leur identification, mais aussi croire, grâce à leur animation endo-psychique, au contenu de

vos auto-récits formés autour d'eux. Tel est le cas de l'enfant qui croyait en la réalité animée par lui de ses objets inanimés. Le « coefficient de croyance » du chercheur serait proportionnel à la régression du moi et inverse à celui du doute. Certaines prises de position « scientifique » indiqueraient alors le haut degré de « coefficient de croyance » du moi du scientifique.

Par la suite, devant le savoir exprimé conformément à l'ordre des processus secondaires, vos élèves, vos lecteurs, n'auront pas besoin de régresser à un mode de croyance infantile. Si Newton, engagé dans ses processus de découverte, devait « croire » en l'attraction comme il croyait en Dieu, les post-newtoniens sont simplement « convaincus » de la justesse de sa découverte.

BIBLIOGRAPHIE

BOTELLA C. et S. 2001. Figurabilité et régrédience. *Revue Française de Psychanalyse*, Tome LXV pp. 1149-1239. Paris : PUF.

BOTELLA C. et S. 2007. *La figurabilité psychique*. Paris : Éditions in Press

FREUD S. 1938. *Abrégé de psychanalyse*. Paris : Presses Universitaires de France (PUF).

FREUD S. 1967 [1895]. *Études sur l'hystérie*. Paris : P.U.F.

FREUD S. 2002 [1926-1930] Malaise dans la culture, *Œuvres complètes de Freud (O.C.F)*, vol XVIII. Paris: P.U.F.

FREUD S. 2005a [1896]. Nouvelles remarques sur la psychonévrose de défense, *(O.C.F)*, vol. III, 1894-1899. Paris : (P.U.F.)

FREUD S. 2005b [1914-1915]. À partir d'une névrose infantile, *(O. C. F.)*, vol XIII, 1914-1915. Paris : P.U.F.

SÖRÉS A. 2006. *Le hongrois dans la typologie des langues*, Limoges : Éditions Lambert-Lucas .